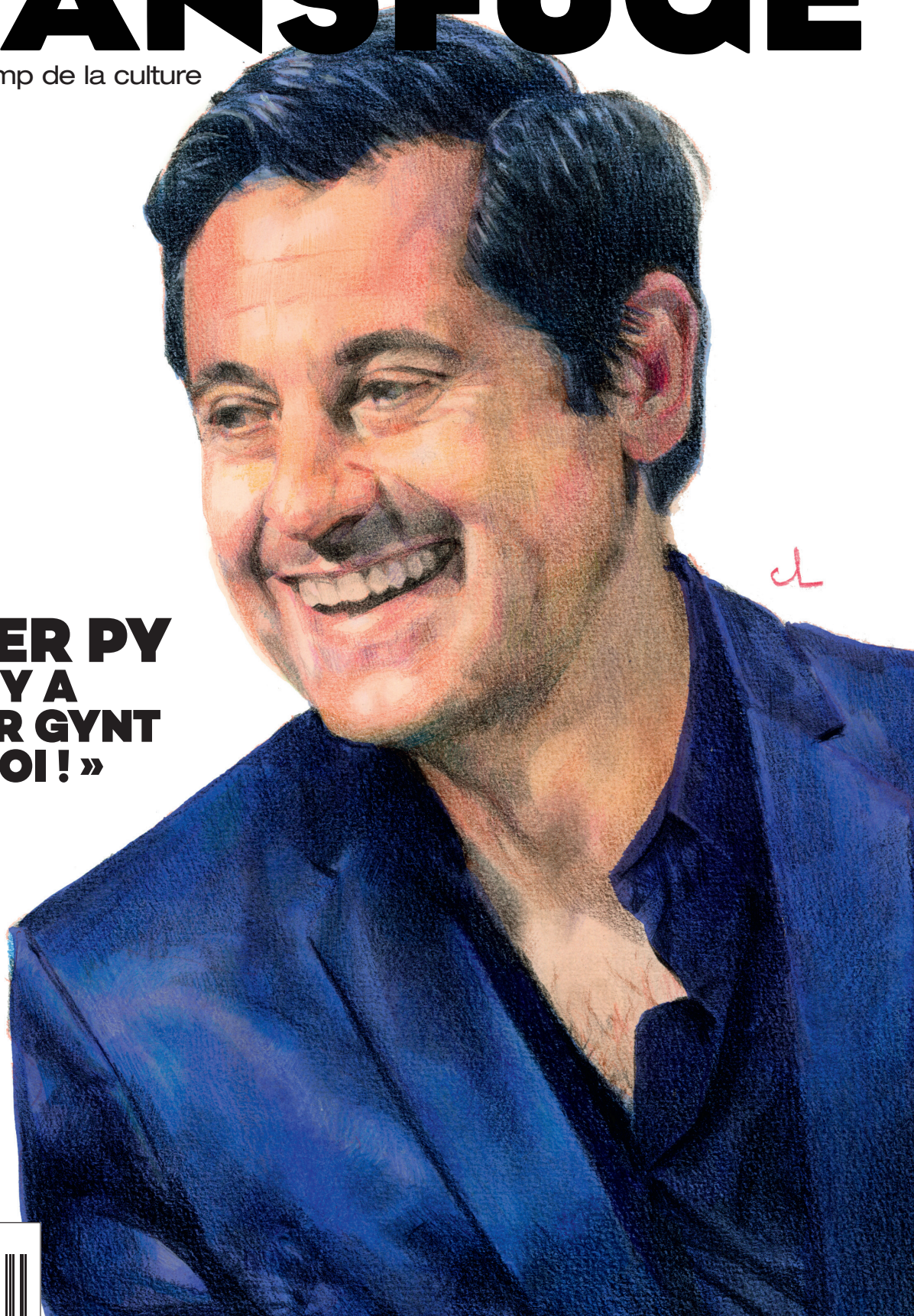


Mars 2025 / N° 186 / Metro 7,90€ - CH 13,40CHF

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture



OLIVIER PY
**« IL Y A
DU PEER GYNT
EN MOI ! »**

L 13691 - 186 - F: 7,90 € - RD



LIVRE

Brian Turner : « ce que ressentait
les Irakiens me fascinait »

SCÈNE

Amos Gitai offre
son Golem

ART

Pharrell Williams et Perrotin
célèbrent la femme noire

EXPOSITION

PARIS,
CAPITALE
DE LA
PERLE

21 NOV.
2024
1^{er} JUIN
2025

LE
CO
LE

des Arts
Joalliers

Avec le soutien
de Van Cleef & Arpels

Entrée gratuite,
sur réservation
Du mardi au dimanche,
de 11h à 19h
Nocturne le jeudi

Hôtel de Mercy-Argenteau
16 bis, bd Montmartre
Paris 9^e

Collier « Belle Époque » à cinq rangs de perles fines, circa 1910
Collection Privée, avec l'autorisation du Albion Art Institute
© Albion Art Jewellery Institute

FNITO

Christophe Ono-dit-Biot, esthète en quête de mer

PAR VINCENT JAURY

Véritable pavé dans la mer, ce *Mer intérieure*, publié à l'Observatoire, a de quoi réjouir le lecteur, passionné par elle ou non. Pour avoir lu ses précédents romans, on savait le romancier-journaliste lié sensuellement aux profondeurs marines. Ici, il fait œuvre originale, mêlant habilement plusieurs registres pour l'évoquer, l'autobiographique, le scientifique, le politique, l'artistique, le mythologique, le biblique, le littéraire. Un « petit musée liquide » comprenant plusieurs strates, dans une idée melvillienne du roman.

Quel amour pour la mer ! Et servi d'une plume, d'un style qui selon l'auteur, paie sa dette à celle qui lui donne et donna tant.

Des pages personnelles, d'abord. De cet enfant né et qui a grandi au Havre. Écoutez-le : « Depuis, précisément, que je suis né près d'elle, il y a bientôt un demi-siècle, avant d'aller, chaque jour de mon enfance, puis de mon adolescence, la contempler par tous les temps, pédalant sur mon VTT à travers les champs jusqu'à la falaise, le balcon naturel où elle s'offrait toute nue (que ce « toute nue » est bien trouvé). Oui, au bout de la route, c'était elle, la mer, grise ou verte, calme ou agitée, sillonnés de cargos qui, dans la nuit qui tombait, jouaient les lucioles à l'horizon. » Prose d'écrivain, sans conteste.

Dettes aussi, à son père, à son grand-oncle, à son grand-père paternel, des passeurs de mers, chacun à leur manière. Ce dernier par exemple, ancien ouvrier des chantiers navals et de la raffinerie de pétrole du Havre, qui lui racontait aux déjeuners du dimanche des histoires de marins. Son grand-oncle Louis, dit Loulou, n'est pas en reste, dans le genre personnage. Deux tours du monde, des Paris-New York sur des paquebots, où il avait la charge de l'imprimerie du journal de bord, *L'atlantique*. Le royaume de son père, comme il le désigne lui-même : l'éstran. Difficile de ne pas être ému quand il raconte dans une belle naïveté pagnolesque, la pêche aux tourteaux, avec ce père qui « tel un géant, s'emploie à soulever les lourdes roches ».

Cinquante ans plus tard, celui qui ne rêvait que de fuir le Havre pour vivre la grande vie à Paris, gommant comme il le pût, pendant longtemps, ses origines havraises, se souvient comme on se souvient de l'être le plus cher qu'on ait perdu.

De ses sandales ailés, Hermès-Ono-dit-Biot nous fait découvrir à partir de multiples points de vue, cette baleine qu'est la mer et qui toujours nous échappe.

Le romancier passe naturellement par la mythologie grecque, une autre de ses passions, comme les lecteurs du *Point* le savent. Il y a, évidemment, Homère, qui comme tous les Grecs, considère la mer comme dangereuse, « grise », « violette », « noire », « vineuse », mais jamais bleue, remarque l'auteur, (il faudra attendre les Romains) ; il y a Poséidon, à qui Ono-dit-Biot règle son compte, Dieu râleur non satisfait

d'avoir reçu la mer en cadeau, lui qui désirait le ciel, échu à Zeus ; on croitera aussi les Roméo et Juliette de la nage, Léandre et Héro, et un chapitre très intéressant sur le chant des sirènes, qui, à rebours des clichés, représenterait le désir de savoir... Libido sciendi !

Son bestiaire n'est pas moins remarquable, et non sans maestria, l'essayiste passe de poésie en science, de littérature en politique. Pour ne donner que quelques exemples, évoquons le dauphin. Aimé, que dis-je, adulé le long des siècles, Esope, la Fontaine, le dieu Apollon qui aurait donné son nom au sanctuaire de Delphes ! Ou le poète Oppien qui dans son poème de trois mille cinq cents vers qui prévient qu'un homme qui tue un dauphin « entache de son crime tous ceux de la maison ». Las, le romancier tue un mythe : le dauphin viole, commet des infanticides ! Ono-dit-Biot signe ailleurs un chapitre, si je puis dire, savoureux, sur le poulpe. Ce poulpe honni, assimilé à la pieuvre, comme Hugo le fit en 1866 dans ses *Travailleurs de la mer*. Non, écrit l'auteur tout à son combat pour changer l'image de cet invertébré aux trois cœurs et aux neuf cerveaux ; céphalopode caméléon capable de dévisser un couvercle de pot pour s'emparer d'un petit crabe appétissant ; capable, menacé, de propulser un nuage d'encre, en lui donnant l'apparence du prédateur qu'il attaque. Impressionné par ce tout-mou, l'auteur s'est juré de ne plus jamais manger ce délicieux animal ; il se contentera du verre d'Ouzo ! A ce jour, il a tenu promesse. Mais pour combien de temps encore ?

Et sa défense du requin est ardente, là aussi tordant le cou à une idée reçue : 12 morts par an à cause d'eux, alors que le grille-pain tue 700 personnes par an ! 70% d'entre eux ont été décimés depuis les années soixante-dix, pour qu'une élite asiatique puisse déguster à des prix déraisonnables leurs ailerons, qui posséderaient des vertus aphrodisiaques. Ono-dit-Biot se montre très en colère, colère qui traverse le livre, face à la mer qui peu à peu dépérit, rendue malade à cause de la négligence, de l'irresponsabilité de l'homme. Ce n'est pas une des moindres qualités de ce livre, que d'aiguiser notre conscience écologique. Demain, on vote Ono-dit-Biot, les yeux fermés.

La fin du voyage est un feu d'artifice : Stevenson, Melville, Jules Verne sont convoqués ; Long John Silver, Achab (réhabilité par le romancier de bien belle manière), Nemo (misanthrope compréhensible mais condamnable). Le lecteur nage en plein bonheur ! Il nous embarque aussi du côté de l'art ; Yves Klein. Son bleu créé avec son marchand de couleur, Edouard Adam. En Italie, à Assise, en 1948, Klein se pâme d'admiration devant les fresques de Giotto. Devant le bleu des fresques, venant du pigment obtenu par le broyage d'une pierre précieuse afghane : le lapis-lazuli, dont le nom latin est *ultra-marinus* (au-delà des mers). Ono-dit-Biot avec ce livre nous fait un beau cadeau ; une perle rare.

SOMMAIRE

N°186 MARS 2025

- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec **Mahi Binebine**
- 08 Coup de gueule
- 10 Chronique Débat ouvert de **Nathan Devers**
- 12 Chronique Lecture vagabonde d'**Omar Youssef Souleimane**
- 14 Chronique B.D par T.H de **Tewfik Hakem**
- 16 Un livre, un politique
- 18 En coulisse

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 L'interview On a longuement rencontré le grand écrivain américain **Brian Turner** qui publie chez Phébus *Ma vie est un pays étranger*. Sur son expérience de guerre en Irak.
- 28 Cahier Rentrée littéraire d'hiver
- 38 Classique, histoire, dans la bibliothèque de, polar, poche, essai

Page 48 | ART

- 48 Édito art
- 50 Reportage La **galerie Perrotin** et **Pharrell Williams** célèbrent la femme noire dans une extraordinaire exposition de groupe qui fera date.
- 56 Expos
- 67 Galeries
- 70 Design
- 71 Art Livres
- 72 Art Enchères

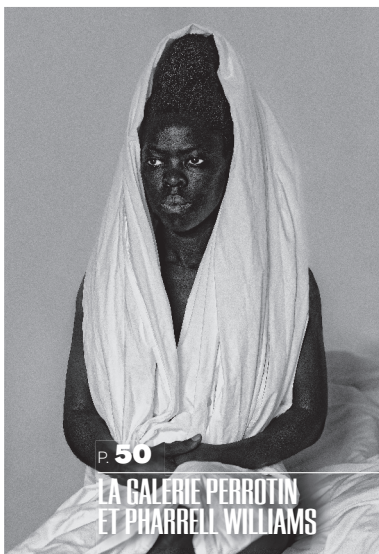
Page 78 | SCÈNE

- 78 En couverture Rencontre avec **Olivier Py** qui signe un *Peer Gynt* au **Châtelet**, théâtral et musical. Et portrait de son jeune acteur fétiche, **Bertrand de Roffignac**.
- 86 Critiques théâtre, danse, musique
- 98 En répétition, révélations, je n'aurais rien fait sans eux, disques
- 106 Festival

Page 114 | CINÉMA

- 114 Edito ciné
- 116 Cahier critiques
- 120 DVD

122 En route ! Va devant !



PARIS

8 mars – 3 mai 2025

PHILIPPE COGNÉE

Paysages fragmentés

TEMPLON

II

28 RUE DU GRENIER-SAINT-LAZARE 75003 PARIS | +33 (0)1 85 76 55 55

paris@templon.com | www.templon.com



PAR LOUIS-DAVID TEXIER
PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

Le romancier marocain Mahi Binebine est arrivé au café, rue des Saints-Pères, l'œil vif et la poignée de main franche. Il vient de Marrakech où il a clôturé la troisième édition du FLAM, le Festival des littératures africaines, dans un des huit centres culturels qu'il a fondés au Maroc avec le cinéaste Nabil Ayouch, pour la jeunesse défavorisée.

«J'ai pleuré comme une madeleine en terminant mon dernier livre. C'est le treizième et ultime sur ma famille. Quand on écrit sur sa mère, même à 65 ans, on redevient un petit garçon. Et je me suis dit que je n'avais plus besoin de cela».

La Nuit nous emportera est écrit d'une plume alerte, élégante, droite comme ses protagonistes, malgré l'adversité.

Il raconte fidèlement la dignité et l'abnégation de sa famille face à l'arbitraire d'un roi qui les a broyés pendant les années de plomb du Royaume chérifien.

«On écrit toujours un peu le même livre, mais différemment. Cette fois, il est centré autour de ma mère

Mamaya, de Sami - moi-même - et de mon frère, le grand et costaud Abel, que j'admire plus que tout». Sous-lieutenant, Abel est accusé comme des centaines d'autres du putsch avorté contre Hassan II en 1971. Les généraux sont liquidés, les autres sont envoyés au bagne de Tazmamart. Les cellules sont minuscules, plongées dans le noir.

« Quand on écrit sur sa mère, même à 65 ans, on redevient un petit garçon »

« Dans le couloir de mon frère, quatre en sortirent vivants sur vingt-neuf. Abel y passe dix-huit ans. En 1985, Amnesty International publie une liste de décédés. Ma mère avait développé un sixième sens maternel : elle savait que son fils était toujours vivant. Mon père était parti. Pendant des années, elle s'est rendue à la prison, seule ou avec moi,

avec un panier de victuailles qu'elle abandonnera chaque semaine aux mendiants quand, du jour au lendemain, les matons lui dirent que son fils leur était « inconnu », sans plus d'explication. Elle avait repris des études et tout sacrifié pour que ses sept enfants réussissent. Nous avons su être dignes de son courage et de son amour ». Histoire folle, contée avec pudeur.

Dans *Le Fou du roi*, Mahi Binebine avait décrit la vie de son père, grand connaisseur et conteur de la culture arabe, qu'Hassan II recevait pendant des heures chaque soir, avant de s'endormir. Apprenant l'arrestation de son fils Abel, il le renia publiquement.

« Même au bagne, mon frère avait foi en notre père, qui l'avait renié. Quand il est sorti de Tazmamart, il pesait trente kilos. Dès qu'il a pu remarcher, il a demandé à le rencontrer. Ils se sont tombés dans les bras, en pleurs ». Il n'en voulait ni à son père ni à Hassan II. « La haine te détruit, toi d'abord », disait-il.

Récit familial à peine croyable, magnifiquement porté par l'œuvre de Mahi Binebine.

Mon café a refroidi et, dehors, il pleut toujours des cordes sur Paris. Lisez ce merveilleux livre.

LA NUIT NOUS EMPORTE
De MAHI BINEBINE
Editions Robert Laffont, 192 p., 19 €



An abstract painting by Jong Suk Yoon, featuring a vibrant color palette of green, yellow, red, blue, and purple. The composition is dominated by thick, expressive brushstrokes that create a sense of movement and depth. The colors are layered and blended, with a prominent blue area in the lower right and a green/yellow area in the upper left. The overall effect is one of dynamic energy and emotional intensity.

JONGSUK YOON

Far East

15 MARS — 10 MAI 2025

GALERIE MARIAN GOODMAN

79 RUE DU TEMPLE PARIS

Auschwitz 2025

Hommage du monde culturel aux 900 000 Juifs morts à Auschwitz, 80 ans après la Shoah. Dans le brouhaha politico-médiatique général, retour sur une expérience réelle.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Dimanche 2 février 2025. Une semaine après les célébrations du 80^e anniversaire de la libération du camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, 2 avions, 7 cars et plus de 300 personnalités du monde culturel ont embarqué pour un voyage aussi nécessaire que singulier. Côte à côte, silencieux et encapuchonnés, directeurs de musées (Versailles, le Louvre Lens, l'Orangerie, le Palais de Tokyo...), galeristes (Emmanuel Perrotin, Marion Papillon, Daniel Templon, Nathalie Obadia...), journalistes, patrons de presse, réalisateurs, metteurs en scène, écrivains, philosophes, comédiens, peintres... Beaucoup faisant ce pèlerinage pour la première fois, attentifs aux paroles des médiateurs du Mémorial de la Shoah venus les accompagner pour leur raconter l'indicible. Dans ce terrifiant camp de la mort, 1,3 million de personnes ont été déportées par le régime nazi entre 1940 et 1945 – parmi lesquelles au moins 900 000 Juifs ont trouvé la mort. C'est en foulant le sol boueux et visqueux de l'immensité de Birkenau, triste plaine évanouie dans la brume glaciale de l'hiver, que l'on tente de ressentir l'inimaginable. Le regard se floute, l'horizon sans fin ressemble aux grandes abstractions maculées de gris et de rouge du peintre allemand Gerhard Richter, sobrement intitulées « Birkenau », grillage de pigments dissimulant quatre photographies prises pendant l'été 1944 dans le camp par des membres du Sonderkommando. Au loin, les miradors solitaires toisent les lignes droites creusées dans le sol qui rappellent la multitude des baraquements autrefois alignés, aujourd'hui presque tous disparus. Les restes des fours crématoires gisent à l'image de grands corps malades dynamités. Nulle trace de canons ou

d'obus, nul vestige de conflits. Seuls des briques éparses, des restes de paillasses et les rails funestes qui amenaient ici des convois de toute l'Europe. Mécanique implacable de la Solution Finale. Dans le camp d'Auschwitz, mieux conservé, les blocs encore debout font désormais office de musée. On déambule dans les salles, de rares photographies témoignant de la « sélection » sur le quai de débarquement, entre les âmes autorisées à rester en vie et celles immédiatement envoyées dans les chambres à gaz. A d'autres endroits, des amoncellements de chaussures, de vêtements, de jambes de bois, de cheveux de femmes... Amas informes, noircis par le temps. Ce que les nazis avaient méticuleusement gardé de leurs victimes. On pense alors à l'immense installation que Christophe Boltanski avait réalisée sous la verrière du Grand Palais en 2010, montagne de vêtements d'une modestie aussi émouvante que glaçante. Boltanski nous manque aujourd'hui. Qu'aurait-il fait dans le contexte actuel, si singulier ?

Sentiment de dystopie

Car si s'atteler au devoir de mémoire devrait être aussi naturel qu'évident, si se recueillir sur ces traces ineffables devrait relever d'un effroi égal et d'une conviction commune au regard de l'horreur du système génocidaire mis en place dans le cas particulier de la Shoah, cette tragédie est aujourd'hui minimisée au prétexte que d'autres conflits effroyables ont lieu. Par ceux-là mêmes qui nous crient haut et fort qu'il est indécent de faire la hiérarchie des crimes et des morts. Comparer les époques conduit souvent à l'écueil d'un révisionnisme dangereux. Alors laissons les morts

de la Shoah (6 millions) reposer en paix, parce que quoiqu'en pensent ceux qui veulent relire l'histoire à l'aune des exactions actuelles, nul autre peuple n'a subi dans sa chair et sa culture une telle éradication, à si grande échelle.

C'est donc après l'émotion, le sentiment de dystopie qui nous étreint. Parce que nous vivons un moment historique loin d'être anodin. Le monde culturel aurait-il failli à son devoir ? Comme l'a énoncé Yonathan Arfi, président du CRIF dans un très beau discours qui a raisonné au-dessus des âmes perdues de Birkenau : « L'art, la culture nous permettent précisément de savoir sans pouvoir voir. Après la libération des camps, la création est devenue un moyen de dire l'indicible, de témoigner de l'horreur vécue. » Or le monde de la culture semble ne plus savoir et ne plus voir. Il s'est fracturé en deux avec une intensité inédite. S'est politisé au point d'organiser des programmes d'exposition nourries de propagande. Tout cela après le 7 octobre 2023.

Dérive du milieu culturel

Souvenons-nous des tracts *No Death in Venice – No to the Genocide Pavilion* jonchant le sol de la Biennale de Venise au printemps dernier. Dans le même temps, artistes, galeristes et critiques d'art juifs étaient victimes d'un ostracisme soudain et fulgurant. Dérive du milieu culturel ? Simone Veil en 2004, alertait déjà devant le Bundestag : « Quand on banalise le génocide juif par toutes sortes d'amalgames ou qu'on exploite les clichés de la propagande antisémite au service du combat antisioniste, l'Europe a le devoir d'arrêter ces dévoiements, non seulement par respect pour les survivants de communautés décimées il y a soixante ans, mais aussi par souci de sa propre dignité. » Dystopique oui, car est-il normal de devoir encore rappeler cela ? Les organisateurs de ce voyage le soufflent doucement : « Avec tout ce qu'il se passe dans le monde de la culture, nous avons décidé de faire ce voyage... » Dystopique, oui, cette chronique, pour avoir encore à rappeler cela.

13 mars
— 31 août 2025

71, rue du Temple
75003 Paris

mahJ
musée d'art
et d'histoire
du Judaïsme

Alfred Dreyfus Vérité et justice

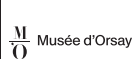


Alphonse Bertillon, Portrait d'Alfred Dreyfus en tenue de militaire contemporain, 3 janvier 1895. © Archives nationales d'histoire et civilisation. Doc. Lenoir / Leo Durigau

Avec le soutien de



Avec les prêts
exceptionnels



En partenariat
avec



En partenariat média avec



mahj.org



#ExpoDreyfus

CHRONIQUE

L'art des illusions

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

La Vie meilleure
Étienne Kern
Gallimard, 192 p., 19,50 €

Tout le monde a entendu parler de la méthode Coué : cette soi-disant formule magique permettant de surmonter tous les problèmes en s'autoconvainquant que « ça va aller mieux », comme s'il suffisait de « penser positif » pour trouver le bonheur. Inutile de préciser que, dans la langue populaire, cette pseudoscience a plutôt mauvaise réputation. On la tient pour un précipité de charlatanisme et de mystification. Pour un optimisme frelaté sur fond de prophéties autoréalisatrices. La méthode de ceux qui, devant les souffrances que nous réserve l'existence, croient naïvement qu'il suffit, pour s'en prémunir, de chanter à tout va : « tout va très bien Madame la marquise. » L'archétype même de l'imposture et la mauvaise foi.

En littérature, pourtant, l'imposture n'est-elle pas une formidable matière romanesque, où se révèle toute la complexité des masques dont se pare un homme pour camoufler ses doutes ? Et la mauvaise foi, l'objet d'une autre vérité ? Tel est le parti que prend Étienne Kern dans *La Vie meilleure* : rendre un visage à Émile Coué. En-deçà du mythe de sa fumisterie passée à la postérité, écrire le roman flaubertien de sa vie stendhalienne. Roman flaubertien : Étienne Kern décrit magnifiquement l'atmosphère mêlée d'ennui et de « bonheur discret » qui imprègne la jeunesse d'Émile. Son père, un dépressif au modèle écrasant, lui a imposé de renoncer à ses ambitions de devenir chimiste pour étudier la pharmacie. Installé à Troyes, il partage son existence entre son comptoir, où défilent les habitants du quartier, et les discussions énamourées avec Lucie, son épouse d'une tendresse inégalée qui rêve avec lui de transmettre la vie.

Mais d'une vie stendhalienne : dans ce quotidien rose-gris, fait de joies simples et d'habitudes réglées, Émile est traversé d'intuitions dont il ne sait que faire. De plus en plus souvent, il a l'impression que les gens de son entourage cultivent leur malheur. Ou plutôt que, pour trouver le bonheur, il leur manque un je ne sais quoi d'impalpable et pourtant d'essentiel : l'optimisme. Or, un optimisme de cette nature habite justement l'imagination d'Émile, lui qui, depuis sa solitude, pressent confusément la possibilité d'une vie rendue vraiment meilleure.

Un jour, une femme très malade entre dans sa pharmacie. Sans ordonnance, elle lui demande du laudanum. Face à son refus, elle insiste de plus belle. Alors, Émile a le réflexe qui va tout changer : il lui donne n'importe quoi, une fiole remplie d'un liquide anodin, mais tout en lui faisant croire que le produit est extrêmement puissant et qu'elle doit le consommer avec grande modération. Une semaine après ce mensonge Placebo, la femme revient à son comptoir, métamorphosée : elle a guéri du jour au lendemain.

Commence alors la trajectoire d'un anti-Knock. Quelqu'un qui sème des solutions et des miracles partout autour de lui. A cette époque où la science de l'esprit se développe entre mille tâtonnements, découvrant ici des continents insoupçonnés de l'âme humaine ou des neurosciences et s'égarant là dans des théories fumeuses, à l'époque où éclosent la psychanalyse et la psychologie moderne, Émile Coué donne naissance à sa propre méthode. Une méthode façonnée dans l'improvisation et au gré des hasards et des drames intimes, des voisins à guérir et des admirations pour des médecins controversés, des expérimentations dans des granges, qui vaudra à son inventeur une réputation de thaumaturge, de visionnaire et de quasi-prophète.

Avec un talent lyrique envoûtant, une sensibilité inouïe et une ironie larvée, Étienne Kern retrace le chemin de gloire d'Émile Coué, depuis les « fans » locaux jusqu'au triomphe international de son livre et ses conférences de rockstar aux États-Unis. La dimension d'imposture qui réside chez ce personnage fantasque, il la dévoile sans jamais la juger, mais en montrant au contraire que malgré son absence totale de rigueur scientifique, elle repose sur la plus littéraire des aspirations : la volonté rimbaldienne de changer de vie et le désir de faire toujours primer l'imaginaire sur la réalité. A mi-chemin d'Homais et de Fabrice del Dongo, Coué incarne ainsi toute la part d'illusion, sinon même de folie, avec laquelle un roman se devra toujours de composer. La frontière est tenue entre les charlatans et les grands créateurs. Rien ne les sépare, sinon l'essentiel : la puissance du doute.

LES GÉMEAUX

Scène
Nationale
Sceaux

6 AU 15 MARS 2025



SHAKESPEARE

JULIUS CAESAR

Décor : Riccardo
Hernández
Lumières : Scott
Zielinski
Costumes :
James Schuette
Son : David
Remedios
Chorégraphie :
Damien Jalet

Marianne Solivan
(chant)
Eric Hofbauer
(guitare)
Dmitry Ishenko
(contrebasse)

Avec
Sara Kathryn Bakker
Neil Patrick Stewart
David Barlow
Jared Craig
Roy Faudree
Ismail ibn Conner
Isaac Josephthal
Dylan Kussman
Timothy Sekk
Mark Montgomery
Rudy Mungaray
Daniel Pettrow
Jim True-Frost

UNE PRODUCTION
DU THÉÂTRE NATIONAL
DE BRETAGNE,
CDN RENNES - 2025

Nicolas Bataille - photo Francis Laharrague

CHRONIQUE

Le Charlisme : Un Procès injuste Contre Charlie Hebdo

LECTURE VAGABONDE

PAR OMAR YOUSSEF SOULEIMANE

Dès les premières pages de *Le Charlisme* (Seuil, 2025), Daniel Schneidermann adopte un ton moralisateur, affirmant que *Charlie Hebdo*, jadis satirique, aurait troqué son irrévérence contre une obsession islamophobe. Le fondateur d'*Arrêt sur images* décrit une supposée dérive idéologique de l'hebdomadaire, qui aurait, selon lui, basculé d'un journal libertaire à une tribune hostile à l'islam. Mais cette vision partielle passe sous silence le contexte dans lequel *Charlie Hebdo* évolue depuis des années : menaces de mort, assassinats de ses journalistes, et nécessité d'exister dans un climat où la peur et l'auto-censure gagnent du terrain.

Le sujet du 7 octobre occupe une bonne partie du livre. Schneidermann reproche à *Charlie Hebdo* de ne pas exprimer sa rage pour défendre les victimes palestiniennes. Il en veut à ceux qui établissent une distinction entre les victimes du pogrom du Hamas, où 1 200 personnes ont été tuées parce qu'elles étaient juives, et celles qui ont perdu la vie sous les bombardements israéliens, considérés comme une légitime défense. Pour lui, Israël, qui s'est défendu contre le Hamas, est aussi coupable que le Hamas, qui a délibérément visé des civils. Il aborde le sujet en dehors de son cadre essentiel : celui d'une barbarie menaçant la démocratie et l'ensemble de l'Occident. Celui d'un djihad international dont l'objectif est de libérer Jérusalem des juifs. Ce djihad est toujours présent au Proche-Orient. Lors de mon retour en Syrie, après la chute d'Assad, j'ai croisé plusieurs djihadistes persuadés que leur mission était de tuer les juifs et de détruire Israël pour satisfaire Dieu. Les enfants, posant avec les armes du HTC en Syrie, sont toujours abreuvés de cette propagande. Pour cette mouvance, la France est le pays le plus infidèle, un ennemi à abattre parce qu'elle s'est moquée du prophète. C'est sous cet angle que nous devrions regarder *Charlie Hebdo*. Or, l'écrivain en veut à la France et aux médias français : « Depuis le massacre du 7 octobre, radios et télévisions françaises, s'alignant sur la glorieuse diplomatie française, se sont rangées aux côtés de la douleur israélienne. Fini le temps des deux paires de rangs. Entre les godasses des civilisés et celles des barbares. » C'est ainsi qu'il défend Blanche Gardin contre Sophia Aram, Guillaume Meurice

contre Caroline Fourest. Au nom de la démocratie et de la liberté d'expression, il justifie les positions ambiguës de certains de nos concitoyens évitant de traiter le Hamas comme un mouvement terroriste en se concentrant sur le « génocide » israélien.

Le plus problématique dans l'argumentation de Schneidermann, c'est son changement d'opinion vis-à-vis de ceux qui justifient le massacre de *Charlie Hebdo*. Le 7 janvier 2015, écrit-il dans son nouveau livre, il a publié : « Quiconque ne partagera pas sans réserve l'horreur du carnage de ce matin sera tout simplement un ennemi. » Aujourd'hui, il affirme que cet « ennemi » est devenu un simple « adversaire ». Ce revirement semble motivé par la volonté d'éviter d'adopter le discours de certains politiciens annonçant leur guerre contre les barbares. Ces politiciens n'appartiennent pas à son champ politique.

Mais de quelle guerre et de quel ennemi parlons-nous ? L'affaire *Charlie Hebdo* n'est pas un simple désaccord autour d'un sujet politique, sur lequel il est tout à fait possible de diverger en démocratie. C'est un crime atroce contre la liberté d'expression, une attaque directe contre la République et ses principes, une menace contre l'existence de la nation. C'est ainsi que le « Je suis Charlie » n'est pas une question de soutenir un journal, mais de défendre notre liberté menacée par des barbares. Ceux qui ont attaqué *Charlie Hebdo* sont les mêmes qui ont égorgé des enfants juifs en Israël, qui torturent les femmes en Iran, et qui appliquent l'esprit des talibans. Avec eux, il n'est pas question de vivre côte à côte, mais face à face. Ceux qui les soutiennent, qui justifient leur barbarie, ne sont pas des adversaires mais des traîtres à la nation, et oui, ce sont absolument nos ennemis.

En définitive, *Le Charlisme* s'inscrit dans une tendance inquiétante consistant à culpabiliser les défenseurs de la liberté d'expression sous prétexte qu'ils pourraient « offenser » certaines sensibilités. En voulant déconstruire le « charlisme », Schneidermann contribue surtout à délégitimer ceux qui, malgré les menaces et la violence, continuent à défendre un droit fondamental et démocratique : celui de rire de tout.

OPÉRA COMIQUE

CLARA OLIVARES
& CHLOÉ LECHAT

LES SENTINELLES

DIRECTION MUSICALE

LUCIE
LEGUAY

MISE EN SCÈNE

CHLOÉ
LECHAT

ORCHESTRE NATIONAL
BORDEAUX AQUITAINE

OPERA-COMIQUE.COM • 01 70 23 01 31

DU 10.04
AU 13.04.2025



arte

Télérama

TRANSFUGE



CHRONIQUE

Beyrouth, mon amour

B.D. PAR T.H.

PAR TEWFIK HAKEM

Fuir, certes, mais où? Comment échapper aujourd'hui à la misère galopante et aux guerres menaçantes? Quelles contrées peuvent-elles être encore à l'abri de la montée des populismes mortifères? Inutile de chercher quelque part dans la planète une île de refuge ou une arche de Noé pour échapper aux phénomènes inexorables de la glaciation des cœurs et du réchauffement climatique. Le monde paraît soudainement très petit.

Jusqu'au siècle dernier, les gens persécutés pouvaient encore espérer trouver une terre pour les accueillir.

Par exemple ce petit paradis au soleil, entre mer bleu émeraude et montagnes verdoyantes, qui a accueilli tant de communautés, 16 au total, fuyant les grands conflits mondiaux : Maronites, Chiites, Juifs, Druzes, Coptes, Russes blancs, Arméniens, Palestiniens, Chaldéens, Assyriens, Syriques... Le Liban!

Depuis on sait ce qu'est advenu à ce petit pays, mais cet exemple de cohabitation heureuse a bel et bien existé, il y avait un bon génie pour protéger cette terre promise aux damnés de la terre.

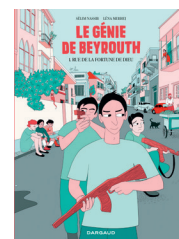
La bande dessinée *Le Génie de Beyrouth* de Sélim Nassib et Léna Merhej (Dargaud) ne verse pas dans la nostalgie de l'âge d'or de la ville cosmopolite, quand le petit pays d'Orient était « une oasis de stabilité et de prospérité dans un monde arabe secoué par de multiples convulsions, coups d'Etat, guerres, révolution ». Au contraire, le récit commence quand le miracle libanais se transforme en cauchemar. Comment bascule-t-on dans la guerre? Comment des communautés qui vivaient dans l'harmonie peuvent-elles devenir ennemies du jour au lendemain?

Le premier tome de cette trilogie annoncée a pour titre *La rue de la fortune de Dieu* - en arabe la rue Rizkallah - Une petite rue, que personne ou presque ne connaissait, idéalement située entre le bord de mer et ses palaces de luxe d'un côté et le centre-ville et ses souks de l'autre. Une rue avec ses commerçants, ses multiples communautés, ses filles de joie. Dans ce récit choral, Sélim Nassib et Léna Merhej dressent, à travers des personnages hauts en couleur, le portrait de la mosaïque libanaise à la veille de la terrifiante guerre civile qui va défigurer le pays. Inutile de préciser ici que cette bande-dessinée fait écho au présent et aux conflits en cours au Proche-Orient.

Sélim Nassib est né en 1946 à Beyrouth dans une famille libanaise juive d'origine syrienne. Écrivain et journaliste, il s'est fait connaître en couvrant pour *Libération* le siège de Beyrouth en 1982. Son dernier roman *Tumultes* est paru aux Éditions de l'Olivier en 2022. Précisons qu'en cette année 2025 qui marque le cinquantenaire de la

Le Génie de Beyrouth - Tome 1 *Rue de la fortune de Dieu* Sélim Nassib et Léna Merhej

Dargaud



mort d'Oum Kalthoum que Sélim Nassib est l'auteur du plus beau roman consacré à la diva arabe : *Oum* (Balland, 1994). Par ailleurs, il n'est pas inutile de rappeler qu'il participe activement et de différentes manières aux films réalisés par sonoureuse de longue date, la précieuse Yolande Zauberman, consacrés aux héros anonymes qui refusent les fatalités des guerres sans fin dans cette région du monde et ailleurs.

La dessinatrice Léna Merhej quant à elle est née en 1977 d'une mère allemande et d'un père maronite (chrétien) libanais. Chef de file de la nouvelle génération d'auteurs arabes de bandes-dessinées, elle est membre fondatrice du collectif BD Samandal (revue de référence) et on lui doit entre autres livres *Je pense qu'à la prochaine guerre on sera mieux préparée* (Dar Onboz, 2006), sans doute la BD la plus vendue au Liban.

En voulant féliciter Léna Merhej pour ce nouveau projet avec Sélim Nassib, on apprend qu'elle a quitté Marseille où elle a vécu ces dernières années pour retourner vivre dans la capitale libanaise. Un signe? Une petite lueur d'espoir au pays du Cèdre? *Le génie de Beyrouth* reviendra-t-il ressusciter la plus belle ville du monde?

La brûlante Palme d'Or d'Elio Petri

LA CLASSE OUVRIERE VA AU PARADIS UN FILM DE ELIO PETRI

Gian Maria Volonte
Mariangela Melato
Luigi Diberti

“ J’ai voulu faire un film sur un ouvrier moyen, sur sa mentalité, sur ses faiblesses, ses déchirements. Et je l’ai réalisé avec un langage populaire.”

Elio Petri



PALME D'OR
Cannes 1972

“ Dans la vie, il y a toujours des retournements curieux, intervient toujours un aspect grotesque, comique, il y a quelque chose qui rompt la gravité, la sévérité des faits. Alors ceux qui travaillent seulement à gros traits, moi je ne les aime pas beaucoup.

Je préfère Petri, Petri a de l'esprit, de la férocité et de la joie dans le corps, et aussi l'habileté de faire du spectacle.”

Dino Risi

Livret 24 pages

- “Elio Petri, cinéaste politique ?”

Compléments

- “De la névrose à la schizophrénie”, par Aurore Renaut, 31’
- Film annonce original, 1971
- Sous-titres bretons optionnels



Combo Blu-ray/DVD + Livret 24 pages
Version restaurée en 2K



en magasins

et sur www.tamasa-cinema.com/boutique





Charles Sizenstuhl

« Le sanatorium de *La Montagne magique*, c'est une Europe miniature »

Auteur de *La Golf blanche*, roman autobiographique évoquant la violence familiale, le député Charles Sizenstuhl (Renaissance, V^e circonscription du Bas-Rhin) a été marqué par *La Montagne magique* de Thomas Mann.

PROPOS RECUEILLIS PAR LOUIS-DAVID TEXIER

Quel est l'ouvrage qui a le plus compté pour vous ?

La Montagne magique occupe pour moi une place particulière. J'ai découvert ce roman vers mes vingt-cinq ans, période où j'étais en thèse de doctorat à Paris. La lecture commençait à prendre une place considérable dans ma vie. Ce qui frappe d'emblée, c'est le titre, presque mystique et qu'à la lecture on peut interpréter comme ironique. Le roman est dense, lent, admirablement écrit et construit. Les descriptions de l'environnement des Alpes suisses sont remarquables. Le caractère total de l'œuvre m'a impressionné. Le visage très particulier de la petite société d'un sanatorium à Davos renvoie à des considérations universelles. Le roman déstabilise aussi par la désinvolture avec laquelle il aborde son thème central : la mort. La courte scène sur les cadavres descendus en bobsleigh plante dès le début un décor d'une cruauté désopilante. C'est là qu'il faut resituer l'ouvrage dans son contexte de parution, en 1924. L'omniprésence de la mort fait écho à la mort de masse de la Première Guerre mondiale.

Au-delà de son universalité, percevez-vous dans *La Montagne magique* l'expression d'une culture plus typiquement européenne ?

La petite société du sanatorium, où se côtoient des personnes de nationalités et de caractères multiples, c'est une Europe miniature. Elle est attachante par le génie et le ridicule bourgeois qui font l'esprit de notre continent. Car il existe bien au sanatorium un esprit commun : notre culture européenne. Malgré sa cruauté, *La Montagne magique* montre que l'Europe se définit d'abord par une culture commune. D'un point de vue personnel, je suis conscient qu'être alsacien, vivre au bord du Rhin, me rend particulièrement réceptif à une forme de transcendance européenne et à la question du brassage culturel européen. Ceux qui pensent que l'Europe n'est rien de plus qu'un marché unique, qu'il n'existe

aucune culture commune qui réunit les tempéraments nationaux de l'Europe n'ont certainement pas lu *La Montagne magique*. Par ailleurs, j'ai moi-même publié un premier roman en 2020. En éprouvant la difficulté concrète de l'écriture, mon admiration pour le talent de Thomas Mann n'en a été que décuplée. Sauf qu'ensuite le problème devient un peu le même que face à *La Recherche* de Proust : on se sent écrasé par le chef-d'œuvre. Qu'écrire de valable après cela ? Sur le plan de l'anecdote, le hasard a voulu que je me trouve en déplacement professionnel à Davos, en janvier 2019, lorsque je reçus le coup de fil m'informant que mon premier roman était accepté par ma maison d'édition. Le lendemain, je suis monté au Schatzalp, théâtre du fameux sanatorium. Il n'est pas exclu que cette coïncidence scella un lien particulier avec *La Montagne magique* !

Cette forme de syncrétisme culturel assez cruellement exprimé dans le roman de Thomas Mann est déjà vieux d'un siècle. A-t-il encore une signification dans l'Europe d'aujourd'hui ?

Thomas Mann met habilement en lumière l'immense potentiel destructeur, thanatique, la fascination et l'accoutumance à la mort qui peuvent exister dans les sociétés européennes, pourtant réputées hautement raffinées. L'orgie de violence de la Première Guerre mondiale, qui hante le livre, est bien sûr une période clé. Par l'omniprésence du thème de la maladie, *La Montagne magique* montre que nos sociétés civilisées portent en elles-mêmes les germes de leur effondrement vers la barbarie. La maladie devient mortelle lorsque l'on baisse la garde, qu'on s'y accoutume, et qu'on traite la mort avec désinvolture. La désinvolture précède souvent la catastrophe. Le retour massif de la haine, de l'extrémisme, du relativisme, du complotisme au sein des sociétés européennes actuelles résonne avec l'effondrement des valeurs décrit par Thomas Mann un siècle plus tôt. Sous leurs aspects policés, les personnages du roman sont en réalité désinvoltes. *La Montagne magique* est un appel à la vigilance.



© SERGE NIED, STUDIO CHLOROPHYLLE

opéra

direction musicale P. Dumoussaud
mise en scène M. Ordinaire

19-23 mars
auditOrium

Les Pêcheurs de perles

Georges Bizet



2024 2025
opera-dijon.fr

O | D



Centre dramatique
national
de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIQUET



Rapt

DE
LUCIE BOISDAMOUR

MISE EN SCÈNE
CHLOÉ DABERT

15 →
22 mars 2025



Taire

TEXTE, MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE
TAMARA AL SAADI

26 mars
→ 6 avr. 2025

20 minutes de Châtelet
12 minutes de la gare du Nord.

Navettes retour
à Saint-Denis et vers Paris.

Restaurant le midi en semaine
et les soirs de représentations.

RÉSERVATIONS
01 48 13 70 00 - www.fnac.com

www.theatregerardphilipe.com

Le Théâtre Gérard Philipe,
centre dramatique national de Saint-Denis,
est subventionné par le ministère
de la Culture (DRAC Île-de-France),
la Ville de Saint-Denis, le Département
de la Seine-Saint-Denis.

Photographie © Victor Tassili / © Christophe Reynaud de Lage
Graphisme Prada + Le Futur

TRANSFUGE la terrasse Télérama' IC mac inter

Louis de Bayser, mousquetaire du dessin

Alors que s'ouvre en mars le **Salon du Dessin, Louis de Bayser**, son président, nous accueille dans son cabinet d'expert, là où il perpétue l'idée du beau, intime et délicat.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN
PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

On ne sait plus où donner de la tête tant le patronyme Bayser se rattache à la galaxie du dessin ancien sur la place de Paris. Mais alors qui est qui ? « Nous sommes onze enfants ! » m'éclaire Louis, le 6e dans le rang. Il préside le Salon du Dessin qui rassemble 39 exposants ce mois-ci à Paris ainsi que FAB Paris (Fine Arts La Biennale), le grand rendez-vous des amateurs et collectionneurs de beaux-arts qui a pris la suite de la prestigieuse Biennale des Antiquaires sous la verrière du Grand Palais. On apprend d'ailleurs que ces dates ont été avancées à septembre au lieu du mois de novembre, devenu synonyme de fin de course et de météo rédhitoire, après les intenses sollicitations des foires Art Basel Paris et Paris Photo qui monopolisent les esprits et les portemonnaie. Du 20 au 24 septembre, FAB ouvrira donc les festivités de la rentrée artistique. Autant dire qu'avec cette double casquette, à la tête des deux salons parisiens les plus cotés dans le secteur des arts classiques, notre marchand et expert en dessins anciens sait parfaitement de quoi il parle.

Grand, mince, ajustant un sérieux décontracté dans un costume beige clair, Louis de Bayser nous reçoit dans son cabinet au 69 rue Sainte-Anne, adresse mythique pour tout ce qui a trait à l'expertise des œuvres des maîtres du passé. Dans cet hôtel particulier du XVIIe siècle, qui a logé les enfants du marquis de Louvois, les experts les plus réputés se partagent les étages : Éric Turquin au rez-de-chaussée, le clan Bayser au 1er étage, le binôme Lacroix-Jeannest, spécialistes des sculptures un peu plus haut. Ici le bois du parquet craque et les tableaux et objets d'art attendent sagement qu'on leur en dise plus sur leur provenance. À l'entrée, des rangées de petits cadres jonchent le sol. « Ce sont 150 dessins que nous avons reçus pour les expertiser. Dans le lot, probablement une dizaine sera véritablement de qualité » nous

explique-t-il, tandis qu'au mur, on remarque un magnifique profil d'homme à la chevelure bouclée et foisonnante de la main du peintre italien Le Parmesan ainsi que deux portraits d'enfants croqués par le grand peintre néerlandais Carle Van Loo. Ces derniers doivent être dispersés par la maison de vente Millon. Au moment du Salon du Dessin en effet, musées et salles d'enchères se mettent au diapason de la spécialité papier, en organisant des expositions et des ventes dédiées. Et beaucoup de ces trésors passent entre les mains des Bayser, la référence dans ce secteur de niche depuis plus de 50 ans. « Il faut remonter à mon arrière-grand-père qui était trader dans le sucre à Lille et dont l'entreprise a fait faillite en 1933. Son fils s'est alors attelé à vendre la collection de dessins français du XVIIIe siècle qu'il avait constituée. Il est monté à Paris et s'est lui-même pris au jeu au point de rester dans la capitale pour vendre à son tour des dessins. Mais il faut imaginer que cette spécialisation était une singularité à l'époque. »

Nouvelle manière

Il faut croire que la graine a parfaitement pris car Bruno, le père de Louis, n'hésite pas à embrasser aussi le métier. « Il a commencé dans les années 1960. Au début installé rive Gauche, rue de Varenne, il a migré rue Sainte-Anne, en 1985. C'est le premier marchand à investir le quartier. Lorsqu'il s'installe, sa mère lui dit qu'il est fou de prendre un local si grand, sans vitrine sur la rue ! ». Pas si fou pourtant. Bruno de Bayser impulse une nouvelle manière, plus discrète et confidentielle, de faire commerce des œuvres graphiques et devient expert auprès des maisons de vente. Il faut dire que son implantation coïncide avec une embellie inédite sur le marché pour le médium dessin, jusque-là le parent pauvre des beaux-arts et ne valant presque rien.

